N°20 Printemps 2008

INTERactes if

le journal du réseau solidaire de lieux culturels franciliens

L'ENGAGEMENT ARTISTIQUE, LES FORMES AU COMBAT

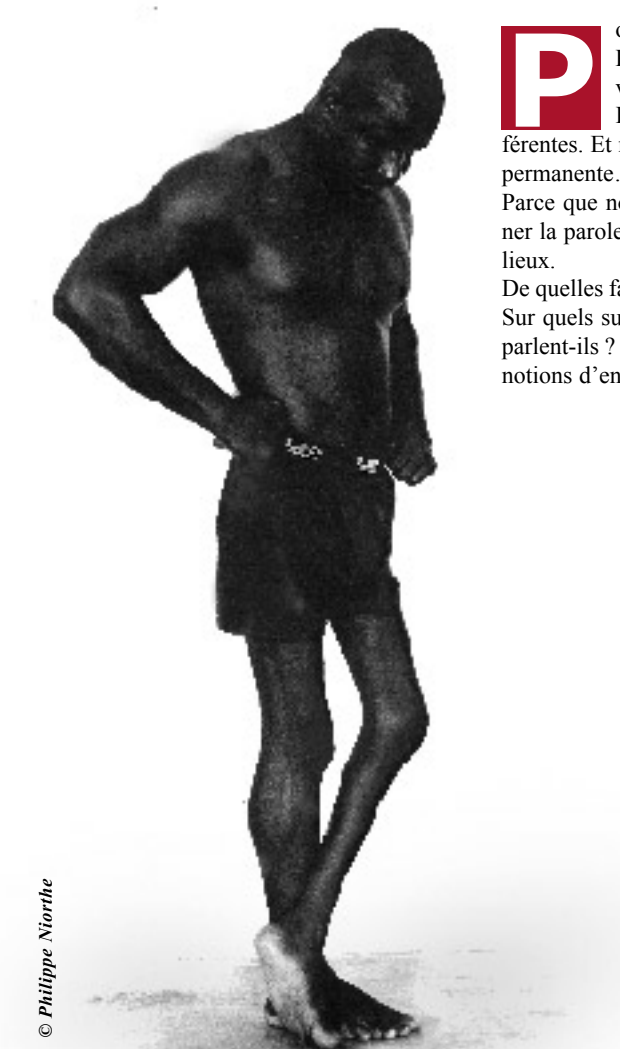
Dans un système d'hyper communication qui opère à une globalisation des comportements et à une uniformisation des esprits, la création constitue un acte de résistance, pour reprendre Deleuze.
On peut s'interroger sur la possibilité d'être de cette liberté. La subversion n'est-elle pas un ton que peut attendre la subvention ? Et n'est-elle pas considérée comme une forme en elle-même, voire une esthétique vide de substance ? On devine la réponse de la Société du Spectacle. La récupération est latente, tant le subversif peut être de bon ton, pour l'institution comme pour la publicité.
Au-delà de ces apparats vendeurs, où se situe l'engagement ? De quelle façon se manifeste-t-il ?
Pour Sartre, dès le moment où l'écrivain présente une image de la condition humaine, il s'engage. Le fait d'aborder des questions de société est-il suffisant pour donner à cette parole un caractère engagé ?
Pour le *Robert*, est engagé l'intellectuel ou l'artiste qui, prenant conscience de son appartenance à la société ou au monde de son temps, met sa pensée ou son art, au service d'une cause. Quelle différence alors avec l'approche d'un militant ou celle d'un citoyen actif ?

Si les années 60-70, qui accompagnent l'essor des formes artistiques engagées, ont donné lieu à des expressions plus didactiques et porteuses d'idéologies, celles d'aujourd'hui se traduisent davantage sous forme de questionnements, d'ordre social, politique, philosophique…, la dénonciation étant une constante. Des questionnements, en écho à un vide de sens, d'espoir, à l'absence de grands modèles, à l'inquiétude que laisse notre époque. Contexte dans lequel, depuis le milieu des années 90 avec les mouvements sociaux et la mouvance alter mondialiste, se développent aussi des formes activistes.
Ces expressions artistiques sont de fait vite dotées d'une fonction sociale. Porteuses de questionnements politiques, sont-elles le signe d'une recherche de responsabilisation de chacun à l'égard du collectif, en somme une façon de politiser autrement ?
Par ces mises en question de l'institution, des idées et systèmes dominants (dans le fonctionnement de la société, le langage, le système des représentations…), ces artistes restent loin de la prétention de vouloir apporter des réponses, ou de vouloir changer l'homme ou le monde. Leur démarche consisterait plutôt à « troubler la reconnaissance pour enclencher un processus de questionnement et de connaissance »[1], comme le résume Olivier Neveux.
Révélateurs de dysfonctionnements de la société, émetteurs de critiques, excitateurs de réflexion, provocateurs de confrontation et de débat, incitateurs à l'imagination, pour d'autres formes façons d'être ensemble, ces artistes mènent une lutte pour un déconditionnement et une émancipation de l'individu.

Gwennaëlle Roulleau

[1] NEVEUX, Olivier, *Théâtre en lutte. Le théâtre militant de 1960 à aujourd'hui*, La Découverte, 2007.

L'ENGAGEMENT ARTISTIQUE, LES FORMES AU COMBAT


© Philippe Niorthe

Pourquoi traiter de l'engagement aujourd'hui ? Point question de fête anniversaire, nous ne voulons relier ce sujet à une époque révolue. Il existe bel et bien et sous bien des formes différentes. Et nous pourrions ouvrir sur ce sujet une tribune permanente…
Parce que nous les soutenons, nous avons choisi de donner la parole à des artistes (jamais assez) familiers de nos lieux.
De quelles façons interrogent-ils le monde d'aujourd'hui ? Sur quels sujets et par quelles esthétiques ? Comment en parlent-ils ? Comment se positionnent-ils par rapport à ces notions d'engagement ?

p3 DOSSIER : l'engagement artistique, les formes au combat
p4 Le courage de pensée / Valérie Marange
p6 L'homme qui combat, en inventant les mots / Armand Gatti
p10 Traduire le mystère / Marie-José Malis
p13 Société Réaliste, une démonstration critique par l'absurde / Isabelle Lassignardie
p16 Foucault, pour formuler nos questionnements / Sara Louis et Lucie Nicolas
p18 Troubler pour élucider / Philippe Niorthe
p20 Les contes de la richesse / Philippe Piau
p22 Actualité du réseau
Mouvement sur le fil de la mutualisation / Frédéric Hocquard
p23 Des luthiers recycleurs / Jean-Louis Mechali
p24 Vie des lieux

Le courage de pensée

par Valérie Marange

Valérie Marange a fondé Anis Gras - le lieu de l'autre et le laboratoire coopératif du sensible, Le Pré, qui s'expérimente en séances de ciné-philo ou d'écriture collectives, le temps de résidences d'artistes et dans le quotidien du lieu. Regard de la philosophe de terrain sur la question de l'engagement.

« J'aime ces formes de travail qui ne s'avancent pas comme des oeuvres, mais qui s'ouvrent parce qu'elles sont des expériences », Michel Foucault

Les images nous regardent, les mots nous lisent. Ils nous engagent dans des expériences de pensée qui nous transforment. Nous lisons, nous écrivons, nous regardons ou faisons des films pour nous changer nous-mêmes, pour nous déprendre de la pensée silencieuse qui nous agit, pour rendre moins évidents nos gestes trop évidents. Les écrits ni les images ne nous intéressent, s'ils ne produisent quelque effet de vérité, de dévoilement, de chocs dans notre pensée, d'affranchissement de notre pensée. Nous ne lisons pas et n'allons pas au théâtre pour nous cultiver, disons-le franchement. Nous y allons pour nous mettre à l'épreuve et commencer à sentir autrement que nous ne sentons. Nous y allons dans l'espoir d'une expérience modificatrice de notre propre expérience, nous y allons dans l'espoir de grandir et d'avoir un avenir, en tant qu'individus mais aussi en tant qu'espèce… Non pas de nous civiliser davantage, mais de devenir plus vrais et plus vivants.

L'engagement d'une œuvre, autrement dit, consiste dans ce qu'elle ouvre pour son créateur comme son récepteur d'épreuve de vérité, de pensée sensible. Dans ce qu'elle engage, précisément, qui ne laisse pas l'être égal à lui-même. Mais le déplace. Ne fait pas que l'impliquer comme citoyen - dans ce sens l'œuvre « militante » manque souvent son but, mais le concerne comme sujet. Ne lui dit pas quelque chose, mais l'amène à se dire quelque chose. Or, à cette activité, cette puissance de déplacement du geste artistique, nous voyons bien qu'elle rencontre de sérieux obstacles aujourd'hui, qui tiennent à un certain état de la subjectivité contemporaine – profondément désimpliquée, désenchantée, oublieuse, inattentive à l'état du monde et plus encore à son futur. Or cette crise du sensible, qui enferme chacun dans un intime clos ou une communication forcée, est en même temps une crise de la culture. Dont la question n'est même plus de savoir si elle est d'élite ou populaire, mais de savoir si elle joue ce rôle d'éveilleur de la pensée ou si ses propositions envahissantes constituent autant d'écrans pare-excitation entre un certain état de la cité et l'engagement possible du sujet dans une forme de souci de soi ou de l'autre. Le développement d'une subjectivité

« culturée », pour reprendre les mots récents d'Alain Brossat[1], est celui d'un sujet distancié, incapable de réaction voire de simple perception de l'insupportable. De la même manière, la construction culturelle de la « mémoire » fait écran au souvenir « du futur qu'il y avait dans le passé »[2], au futur antérieur des utopies et des révoltes - de la création comme sentier... Dans ce sens, on peut comprendre la reprise sarkozienne de la « politique de civilisation » ou même de la « démocratie culturelle » (sic) comme une Nième version de la pacification des classes dangereuses, de la neutralisation de la mésentente et du « tort » démocratique.

Peut-on agir aujourd'hui des gestes artistiques qui viendraient combattre cet état d'infantilisation des sujets contemporains ? Et nous redonneraient à penser une conjonction entre l'art et les luttes humaines ouvrant l'éventualité d'un changement, tant individuel que collectif ? Le mot « engagement » pourrait simplement indiquer, aussi bien dans le rapport de soi à soi que dans celui à l'autre, quelque chose de l'ordre du courage qui concernerait la pensée, son processus sensible et actif. En cela le récent film de Carmen Castillo, *Calle Santa Fe*, me semble assez exemplaire, non seulement par son objet - qui est justement la question de l'engagement - mais aussi comme expérience dont il est difficile de sortir indemne. Parce qu'elle met à jour notre apathie, en réactivant quelque chose de cet « état amoureux » diffus que tous vivaient dans cette période de soulèvement[3]. En même temps, se refuse à une opération de mémoire vaine, de deuil compassé : elle renoncera en cours de film à faire un musée à Miguel Henriquez, récusera les écueils d'une mémoire officielle tant des *Miristes* que des « revenus » du rêve révolutionnaire, et retrouvera Miguel vivant chez de jeunes militants des *colonias* de Santiago du Chili. Futur antérieur, mémoire du présent, le film nous entraîne dans des couches sensibles du cerveau activant ici et maintenant le mouvement subtil d'un devenir.

Deux choses résistent à la mort, ou encore sont des actes de résistance : les luttes des hommes et les œuvres d'art.

Deleuze, commentant Malraux, nous a indiqué que deux choses résistent à la mort, ou encore sont des actes de résistance : les luttes des hommes et les œuvres d'art. Contiguïté qui nous indique, en même temps, que les chemins du changement passent par le sensible et la pensée, et pas seulement par une citoyenneté abstraite. Comme le dit Foucault dans les jours qui suivirent l'élection de François Mitterrand : « Il faut s'affranchir de la sacralisation du social comme seule instance du réel et cesser de considérer comme du vent cette chose essentielle dans la vie humaine et les rapports humains, je veux dire la pensée ». Pour cette raison, l'art le plus engagé n'est pas toujours celui qui semble le plus impliqué dans le social, mais celui qui produit sur le sujet les effets les plus décisifs de vérité…

[1] BROSSAT, Alain, *Le grand dégoût culturel*, Le Seuil, 2008
[2] OURY, Jean, *Création et Schizophrénie*, Galilié, 1989 : « Il faut se souvenir du futur qu'il y avait dans le passé, le futur antérieur »
[3] Etat amoureux évoqué aussi par Blanchot au sujet de mai 68. BLANCHOT, Maurice, *La communauté inavouable*, Editions de Minuit, 1984

L'homme qui combat, en inventant les mots

par Armand Gatti

Témoin acteur infatigable du 20ème siècle, collé aux événements comme résistant, journaliste, poète, anarchiste, dramaturge, metteur en scène, cinéaste ou parachutiste, Armand Gatti produit une œuvre foisonnante intimement liée à sa vie, qui n'est rien d'autre qu'un appel à la résistance. Par ces différents langages, il fait preuve d'un engagement poétique et politique permanent… Lors d'une rencontre, Armand Gatti nous fait part de la façon dont il perçoit ces notions relatives à l'engagement. Sans meilleure réponse que sa poésie, voici quelques extraits de cette parole fluviale qui aime errer en digressions.

L'homme n'a qu'une façon de combattre, c'est en inventant des mots.

La langue, c'est le moyen de combattre. Mes parents sont arrivés du Piémont Italien, à Monaco dans le bidonville du « Tonkin ». En tant qu'immigré, il fallait battre l'autre sur son propre terrain. Mes parents m'y ont poussé, ma mère disait : « Le français, c'est la langue des patrons. Tu dois être le premier, sinon tu torcheras le cul des riches toute ta vie. » C'est d'abord une histoire d'orthographe et de grammaire, et puis tu te prends au jeu, tu veux t'approprier la force du Verbe, et cela te mène au maquis.

Mais le poète, l'homme qui était porteur d'images, porteur d'idées, porteur de démesure, c'était Auguste (le père). C'est à partir de lui que j'ai essayé de créer avec la langue française. Les deux sont inséparables. La langue, j'avais besoin de la dévorer sous toutes ses formes, de vivre avec elle[1].

Ma grande chance, c'est d'avoir été du côté des pauvres. Parce que le pauvre doit imaginer, trouver, inventer. Avec le langage, on peut changer le monde. (…)

Je me situe entre deux vérités qui devraient m'englober et dicter mon comportement :

Dieu est mort et nous sommes les asticots à l'intérieur des cadavres.

Dieu, c'est moi, et pour moi, c'est énorme, c'est tout ce qui peut sortir de là, c'est ça la vérité.

La vérité, ça n'existe pas. La vérité, ça correspond à une réalité. Et la réalité, c'est les mots qu'on a pour la dire. Or de quoi sont faits nos mots ? Ils sont faits de ce que fabriquent nos sens, les yeux, le toucher, l'ouie… Et comment peut-on communiquer avec l'autre ? En essayant de s'agripper à un langage d'univers. Et qu'est ce que le langage de l'univers, à part l'homme et la femme ? Nous sommes dans une ignorance totale de ce qu'est l'univers.

Nous façonnons le monde avec des mots, qu'on a inventés. Mais nous sommes là, pris dans notre incapacité, notre imbécillité à penser les mots. Comment dire ce phénomène, la vie ? Comment dire l'indicible ?

[1] GATTI, Armand, *La Parole Errante*, Verdier, 1999.

© Philippe Niorthe

L'unité des langages par le poétique

Sur quoi on vit aujourd'hui ? Sur le déterminisme, la mafia napolitaine -je parle des chiffres-, c'est-à-dire l'application du billet de banque, qui donne toute l'idée de valeur.

Dans la multitude de langages, philosophique, scientifique, économique…, chacun a sa propre vérité. Mais on a tout ramené de l'aventure de l'homme à son langage publicitaire, qui maintenant domine le monde. La publicité réduit à l'état de marchandises rythmes et couleurs, musique et peinture. Elle a remplacé la poésie. Et le discours a disparu. Notre époque prétend vouloir tout expliquer, alors que de la science, on sait qu'on ne voit pas le phénomène lui-même, mais ses conséquences. Une partie du monde se tient par delà nos sens. Face à quoi, notre langage s'habille d'abstraction et de magie. Le monde est divisé, non en plusieurs objets, mais en multiples groupes de connections. Or, un lien s'impose et réduit les sens et significations des mots : la causalité. Heureusement, un langage, peut-être le plus démuni, celui des scientifiques, grâce à la théorie quantique, grâce aux indéterminations… permet une métamorphose. Et une seule chose relie tous les langages : le langage poétique. Notre seule possibilité d'épouser l'univers. C'est ce sur quoi porte mon prochain livre, *La Traversée des langages*.

Croire non pas aux dieux, aux diables, aux lendemains qui chantent, à la révolution. Ils ont tous le même langage déterministe, avec lequel (…) ils pagayent sur le rien qu'ils nomment : les mers contradictoires de la vie. Les uns et les autres ne vivent que de l'exploitation de l'homme par l'homme (…).
Ce qu'il faut
c'est croire aux possibilités infinies
d'une goutte d'eau
telle qu'elle voyage entre les quatre
éléments.

« De l'anarchie comme premier battement d'ailes », tome I

Le théâtre, des possibles

Le théâtre s'est imposé à moi dans les camps. Des rabbins de Vilnius jouaient, en cachette, une pièce qui tenait en trois phrases, *Ich war, Ich bin, Ich werde sein* (j'étais, je suis, je serai). Ce grand danger répondait à une nécessité, d'humanité. Ça a été une révélation.

« Au commencement est le verbe, et le verbe est Dieu. Voulez-vous être Dieu avec moi ? »

Pour le théâtre, la loi de base, c'est qu'il s'agit d'une aventure de l'esprit et en aucun cas de la fabrication d'un produit. Automatiquement, deux choses disparaissent : les acteurs et les spectateurs. Vous allez me dire qu'est ce qu'il reste ? Je dis : l'essentiel. La différence de mon théâtre avec le théâtre institutionnel est simple : dans ce dernier, l'acteur est choisi en fonction de son profil, de son port. Evidemment il est impensable que quelqu'un de 80 ans joue quelqu'un de 14 ans sinon ça devient ridicule. Après quoi on est pris dans une espèce d'infamie qu'est la psychologie. Des gens qui essaient de faire du quantitatif à partir du qualitatif, ça c'est scandaleux ! De quel droit vont-ils découper l'âme humaine, avec toute sa complexité, la mettre en loi ?

Moi, ce que je voudrais atteindre, c'est un peu la façon dont Rubens faisait un tableau. Des propositions de ses élèves, il en retenait deux ou trois qui

dans certains tableaux occupent une grande place. Je voudrais réaliser la même chose avec les loulous.
Depuis quelques années, je demande à chacun d'apporter une chanson de son pays, quelque chose dans la langue de ses mots, son propre moi. Là je leur propose d'être Dieu avec moi. Sans jamais oublier : « Au commencement est le verbe, et le verbe est Dieu ». Et à partir de cette expérience, j'invente. Un spectacle, ce n'est pas l'auteur ou le metteur en scène qui le fait, ce sont ceux qui participent à la chose, qui l'inventent en même temps, en commun, qui font une tentative de langage d'univers. Alors par exemple, en passant le Chant des Brigades Internationales, en allemand, on précise que c'est pour dire qu'on a gagné la Guerre d'Espagne. Même si ce n'est pas vrai. Car le théâtre est le lieu où on peut montrer l'inverse de ce qui s'est passé. Le lieu de tous les possibles.

Etre porteur des paroles de l'homme (ou contre le théâtre des nantis)

Les mayas désignaient ceux qui remplissaient dans des cérémonies sacrées un peu le rôle de comédiens. Ils ne s'appelaient pas de cet affreux nom de « comédien », dans lequel la bourgeoisie a enfourné toutes ses complaisances et dont évidemment ils ne sont que la résultante. Il s'agissait d'un tout autre terme, et ça dégageait une tout autre éthique, c'était le « porteur des paroles de l'homme ». Nous rejoignons totalement la culture indienne, son esthétique du personnage dans la représentation, parce qu'il est évident qu'il y a un côté sacré à partir du moment où on entre en représentation, et ce côté sacré interdit à toute forme d'expression de devenir une affaire d'économie. Le sacré doit être la possession de tout le monde, donc c'est la fin du tiroir-caisse comme finalité d'un spectacle ou d'une représentation.
Là non plus, le théâtre actuel n'est pas la suite, la culmination de siècles de pensée, ça n'en est qu'une dégradation totale. Sans aller chez les Indiens, allons chez les Grecs. Faire du théâtre, c'est alors réunir tous les exclus de la cité, et parmi ceux-là les esclaves, une fois par an, et leur donner la possibilité d'exprimer publiquement ce qu'ils avaient à dire et qu'ils n'auraient jamais pu dire autrement. Et les spectateurs, le gouvernement, les corporations etc., étaient payés. Ils n'avaient pas ce statut avilissant de juge que rien ne justifie.
(…) Le théâtre devrait être fait comme une lutte. Car ce qu'il peut y avoir de magnifique en l'homme, se trouve dans son combat. Mais pas n'importe lequel, si c'est la guerre, ce n'est pas le langage. Et le langage, le mot, c'est ce qui nous lie.

Militer, s'engager, résister, c'est quoi ?

Militer suppose détenir la vérité. Or, de vérité il n'y a que celle que l'on connaît, et mal.
C'est quoi un militant ? Quelqu'un qui se prend pour un militant. C'est quoi un héros politique ? C'est la chèvre de M. Seguin. Celui qui lutte. Qui ne tient aucun compte des avertissements, des mises en garde. Il se bat toute la nuit, et c'est fini. Pas question de gagner ou de perdre. La question c'est de se battre.
Si, il y a une chose pour laquelle je me bats, c'est la théorie des quanta, qui est à la base de tout. Elle dit qu'il n'existe pas une seule vérité, mais plusieurs, des possibles multiples, et parmi eux certains dépassent nos sens. Seul le langage poétique est capable de relier tous les langages. Mais le langage scientifique prend le dessus, et transforme l'homme en robot. Alors que nous sommes nés d'un courant d'air.

Imaginez cette épopée que pourrait être l'homme dans la création au lieu d'en devenir la négation. Car qui tue ? Qui se tue lui-même, ou dans la personne de son semblable ? Et qui s'en prend aux forêts, pour en faire la même chose, une marchandise ? Toujours l'homme. Là c'est l'attaque directe.
« La révolution, c'est de planter des arbres. », me disait Mao Tse Toung.

La révolution ?

Il pleut sur un théâtre vide.
Alors c'est quoi, ces gouttes d'eau sur le toit ?
Elles portaient chacune le nom d'un marin de Cronstadt. N'oubliez pas qu'en 17, les premiers révolutionnaires, ce sont les marins, qui cinq ans après, alignés, se font éliminer par ceux-là même qui en principe étaient leurs alliés, Trotski, Lénine…
Alors les marins sont là, ils tapent du pied dans un théâtre vide, et disent : « Ohé ! Vous la faites la révolution ? Nous, on est tous morts, assassinés, et vous alors, qu'est ce que vous faites ? Alors ! Ce théâtre, il la fait la révolution ?! »
Et il est vide. Comment voulez-vous qu'il fasse la révolution ?
Alors je me dis, je vais commencer, je vais écrire… je commence à écrire la didascalie, j'avance,… et puis à un moment donné, elle se prend pour un marin. Elle dit : « Non. Si toi, tu n'as pas fait la révolution, tout en gueulant, tout en levant le point, si tu n'en as pas été capable, moi je la fais la révolution. Et je te dis merde ! »
Et crac, elle a continué.
Et finalement, la pièce c'est une didascalie qui se promène dans un théâtre vide...

« Didascalie se promenant seule dans un théâtre vide », Introduction à la lecture d'Armand Gatti, Montreuil, 10 mars 2002

Cronstadt expose ce qu'est la révolution. En 1917 les marins renversent le Tzar, ils ont fait la révolution. Certains, Trotski, Lénine… en profitent pour mettre un autre pouvoir en place. Ainsi naît le bolchevisme. Mais pour que la Révolution soit la leur, il leur fallait tuer les vrais révolutionnaires. Ils exterminent les marins… parce qu'ils demandaient le pouvoir non pas pour un parti mais pour les groupes. Le drame, c'est le manque de prise de conscience des dirigeants ; ces citadins n'ont pas considéré le fait que le pays était celui de paysans. Une révolution n'agit qu'en fonction d'une chose, la prise de pouvoir.
Là s'affirment deux approches parallèles : la prise de pouvoir et la prise de conscience.

Propos recueillis par Gwennaëlle Roulleau

© La Parole errante

Entouré de sa tribu, Jean-Jacques Hocquard, producteur, Hélène Châtelain, réalisatrice, Stéphane Gatti, réalisateur, Gilles Durupt, assistant, Armand Gatti anime la Maison de l'Arbre.
Ce mois de juin revisite les pièces écrites en mai 68 montées par divers metteurs en scène : *L'infirmière*, par Mohamed Melha. *La machine excavatrice*, par Jean-Marc Luneau, avec La Compagnie du grand théâtre. *Les Hauts Plateaux*, par Mohamed Melha, et les étudiants de l'université de Strasbourg. *Ne pas perdre de temps sur un titre*, par Jean Marc Luneau, avec Les Conteurs de Ville Evrard. *Interdit au plus de Trente ans*, par Joëlle Morel et Mathieu Aubert.
la Maison de l'Arbre - La Parole errante. 9, rue François Debergue 93100 Montreuil. http://www.armand-gatti.org/

Traduire le mystère

par Marie-José Malis

Fondatrice en 1994 de la compagnie La Leventina, implantée à l'écart des circuits de diffusion, dans les Pyrénées-Orientales, Marie-José Malis dirige et met en scène ses spectacles, où le poétique ne se dissocie pas du politique. Elle présente à l'Echangeur ses dernières créations *Œdipe le Tyran de Hölderlin* et *Enter the Ghost* inspiré du texte de Pasolini « Contre la télévision ».

Actes if : Vous avez travaillé sur un texte engagé de Pier Paolo Pasolini « Contre la télévision ». Comment vous positionnez-vous par rapport à cette question ?

Marie-José Malis : L'engagement. C'est une espèce de terrible école de vie. Vis à vis d'elle, je suis très scrupuleuse, car je ne sais pas si je le suis tant que ça, engagée. C'est facile de s'échauffer dans la parole, ensuite il faut mesurer aux actes. Passée l'émergence, les premiers temps des mouvements, l'engagement demande une fidélité. Même dans les moments atones, ingrats, il faut tenir le cap… Pour citer Alain Badiou, il existe toujours un éclat premier, presque plus fort que soi, mais après ? … S'engager dans quelque chose n'est pensable que dans le rapport à la durée. Un effort particulièrement remarquable à notre époque. Même dans le théâtre, c'est difficile.

L'engagement se mesure d'abord dans la cohérence entre les convictions et les formes qu'on défend. On voit des spectacles, sur le contenu, engagés, mais qui sont dans des formes « bourgeoises », qui cherchent le consensus, le consensus de gauche, notamment. Dans les salles, ce sont des gens convaincus sur le contenu qui viennent. La ligne de partage est plus sur la forme. Le fond est convenu. La cohérence serait donc par exemple, si on traite de l'étranger, de créer des formes qui soient elles-mêmes travaillées par cette étrangeté, donc altérées, troublées.

L'engagement serait de ne pas trop céder. Quand on choisit d'aborder un sujet, se demander quelle forme il appelle. Et si c'est dur, ne pas céder. Car personne ne nous oblige à choisir certains sujets…

Par exemple « Contre la télévision » traite des images, et du sacré. Pasolini part pour ce texte d'un feuilleton sur Saint-François d'Assise qui selon lui échoue à le représenter, et il interroge la nature et la fonction des images.

Notre projet théâtral nous obligeait à être fidèles à cet aspect du texte. Nous avons imaginé un spectacle théorique, où se livrait un certain nombre de questions. En imitant la posture de Pasolini qui n'a jamais cessé de croire dans la soif d'intelligence ou de questionnement des gens et dans la nécessité d'espaces publics -parmi lesquels le théâtre- où partager ces questionnements vitaux, nécessaires à une société.

A.I. : Vous parlez beaucoup de partage avec les spectateurs, comment l'instaurez-vous ?

M.J.L. : Je me demande quel temps public construit le spectacle. Quel est ce dispositif étrange où on est capté, plateau et salle, par la même chose ? Les expériences changent selon le spectacle. Et selon le sujet, quel effort particulier demande-t-on au spectateur ?

Dans ce spectacle, le point de départ est un article destiné à la presse grand public, où Pasolini souhaite partager avec le « peuple » des questions difficiles mais qui le concernent. Un traitement sérieux, quasi « linguistique » de la télévision, de la question de la représentation etc. Imaginez un article de ce type, 4 ou 5 pages, dans Le Monde… Le spectacle tente de construire une expérience du même type, avec nos moyens, qui ne sont pas ceux de Pasolini. Ne serait-ce que parce que notre époque est moins courageuse, persuadée qu'il ne sert plus à rien de vouloir encore. Mais quand même. Donc de manière assez drôle, on pose ces questions ardues. On invite aussi les spectateurs à lire certains passages du texte, à écouter Lacan etc. Progressivement, le spectacle apparaît comme une réponse artistique lui-même aux questions de Pasolini : quelles images, paroles etc. rendent compte de l'humain, du sacré ? Autour de ces sujets inépuisables, qui n'ont pas de réponses achevées mais qui nous mettent en mouvement, nous inquiètent, fabriquent de la vie en nous, on pose des questions fondamentales qui doivent rester avec leur pouvoir de questions, en mouvement. C'est ça l'art. La poésie ne livre pas d'information achevée, mais fait trembler la langue. Vouloir traduire le mystère ou la réalité elle-même, qui est complexe, en un message simple serait le réduire. Il faut la maintenir dans sa complexité. Et selon Pasolini, la télévision fait cela justement, au nom du principe pseudo-démocratique de s'adresser au plus grand nombre, elle réduit le message, fait de Saint-François un personnage domestiqué, conforme à l'opinion du plus grand nombre, mais alors elle trahit son sujet.

Pourtant, rien n'est plus joyeux que la pensée réelle. Le sentiment de vie que cela donne est une joie formidable. Il y a parfois pour nous une joie de partage avec le public, comme si le public co-élaborait le spectacle avec nous.

A.I. : Vous avez dit « On n'a pas de leçon politique à donner, mais on peut répondre de quelques valeurs », pouvez-vous expliciter ?

M.J.L. : Parfois des publics militants nous reprochent que les discours ne soient pas reconnaissables. Comme si on allait au théâtre pour entendre ses propres convictions.

Dans *Enter the ghost*, il y a un moment où on écoute une émission de radio sur la croissance. Ce moment est très consensuel. Pourtant il ne produit rien à part de mettre un visage sur ce que les gens pensaient déjà : que les discours officiels sont monstrueusement irresponsables ou débiles. C'est le seul moment polémique du spectacle, que les gens parfois valorisent parce que pour eux il est clair, satisfaisant aussi. Mais si on y regarde bien, c'est un moment de strict défoulement et pour moi, le plus a-politique du spectacle. A part la vertu qu'il a de nous faire rire ensemble. Et l'appel au courage qu'il lance. C'est dans les formes

© Arnaud Connan

qu'il propose que le théâtre doit être politique. Je ne ferai pas quelque chose qui soit réductible à des slogans. On voit s'imposer un régime d'images de plus en plus claires, simples, ou hypnotiques, et pour moi, c'est dangereux : ça ne fait pas travailler le spectateur, et ça sert l'illusion idéologique que nous avons des identités bien définies.
C'est ça l'enjeu politique au théâtre. Si entre Antigone et Créon, les Grecs avaient su qui avait absolument raison, le théâtre occidental ne serait pas né.
Une société intéressante est celle qui a le courage d'affronter, mais surtout de penser, de comprendre sa complexité et ses débats. Dès qu'elle a cherché des réponses faciles, on sait ce que ça a donné… Etre humain, c'est du boulot.

« Il y a du possible. Il y a du pensable. C'est dur, mais qu'est-ce que c'est bon ! C'est une énorme joie de penser ! Et avec elle, vient le courage d'être humain »

A.I. : Boulot, souffrance, joie…
M.J.L. : Je pense que le théâtre doit être affirmatif. Il doit dire « Il y a du possible. Il y a du pensable. C'est dur, mais qu'est-ce que c'est bon ! C'est une énorme joie de penser ! Et avec elle, vient le courage d'être humain ». Je déteste le *lamento* parce qu'idéologiquement, ça sert un discours qui dit que ce n'est plus possible. Et je pense qu'il y a du possible.
Le théâtre ne peut pas opposer un autre modèle au monde, avec autant de poids, mais il peut y opposer sa vertu, son courage, son amour des idées et de la pensée du temps. Et puis, jusqu'à preuve du contraire, les artistes n'ont pas encore des bottes sur la gorge, et donc ne sont pas tout à fait dispensés de courage.

A.I. : Vous avez employé le mot « résistance » au sujet du théâtre, pouvez-vous préciser ?
M.J.L. : Je ne suis plus tout à fait en accord avec ce mot, qui dépeint une attitude défensive, comme si on était assiégés, comme si la seule marge de manœuvre était d'empêcher le pire.
Résister, c'est répondre à une situation qui s'impose. Je crois qu'il ne faut pas seulement préserver ou protéger, il faut désigner une autre voie, être en soi-même une autre voie.

A.I. : De quelle manière ?
M.J.L. : Durant les lectures, les questions de la compagnie ont été « Qu'est-ce qu'on peut faire ? ». Notre intuition alors a été de renoncer aux réponses qui auraient le même poids que ce qui nous humilie, nous mutile, et de chercher quand même, dans l'allégement, dans la joie, mais aussi dans l'amour absolu des nuances, de la rigueur d'un mot ou d'un acte, la possibilité de répondre. On a tous mal, mais en même temps, il faut encore qu'on se sente vivants, il faut donner à sentir qu'il y a de la ressource, du côté de la pensée, du côté de la fraternité, du rire, et… du courage. Je ne vois même pas ce que serait un artiste ou un intellectuel qui désespèrerait du pouvoir réel de la pensée ou des formes.
Pour moi, la plupart des spectacles restent du côté de la critique ou de l'analyse de la situation. Je pense qu'il faut plus que ça, il faut, oui, trouver une critique, mais aussi ouvrir le sentiment - et le théâtre est cette expérience publique même - qu'il y a du possible.

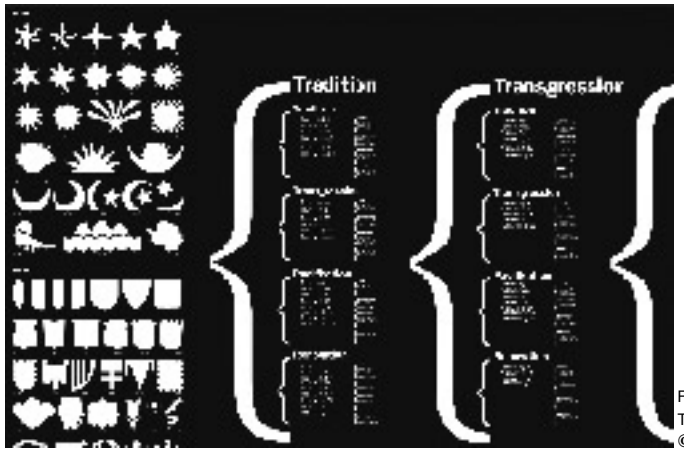
Propos recueillis par Gwennaëlle Roulleau

Société Réaliste, une démonstration critique par l'absurde

par Isabelle Lassignardie

Comme en référence au Réalisme Socialiste auquel son nom confère, Société Réaliste travaille des relations existantes ou possibles entre des champs politiques, idéologiques, esthétiques et littéraires. Son nom signifie aussi la volonté d'illustrer une réalité sociale, tout en s'interrogeant sur le comment la société fabrique sa réalité, et sur ce qu'est la réalité. Société Réaliste nous invite à regarder de plus près les utopies politiques en tant que systèmes, à réfléchir sur l'idée même de transformation sociale. Elle a présenté ses travaux dans le cadre de *Mal au Pixel* à Mains d'Œuvres. Travaillant autour de la fonction critique de l'art comme doctorante en histoire de l'art contemporain, Isabelle Lassignardie dépeint là l'approche de Société Réaliste.

Société Réaliste est une coopérative artistique qui mène des recherches dans les domaines de l'« ergonomie territoriale », à travers son projet de Ministère de l'architecture, des institutions européennes, pensons à *EU Green Card Lottery*, de l'économie expérimentale ou du design politique, avec pour fer de lance *Transitioners*, une sorte de bureau de tendances initiateur du projet *Bastille Days*, inspiré par la Révolution Française.
Appréhender l'idée d'un art « engagé » revient à envisager les enjeux d'une attitude critique des artistes, à travers leurs œuvres, en somme leur fonction critique, face à des questions d'ordre social, politique, philosophique, etc.
La démarche critique de cette coopérative implique un questionnement sur le pouvoir et l'ordre, et notamment sa gestion du désordre, les instruments structurels et figés des détenteurs de pouvoirs, quels qu'ils soient. Cette gestion du désordre s'appliquerait donc à divers domaines qu'ils soient politiques, économiques, historiques, culturels ou humains. Comment sont alors envisagés le pouvoir, l'ordre et le désordre dans l'œuvre de Société Réaliste ? Comment s'opère le processus de déconstruction des instruments et codes du savoir et de la connaissance, et ainsi du pouvoir ?
Dans l'idée de problématiser la politique et ses utopies, en tant que formes, Société Réaliste a mis en place un bureau de tendances, *Transitioners*, spécialisé dans les transitions politiques, principe emprunté au domaine de la mode. Pour sa « collection » 2007, elle a conçu un projet de design politique, *Bastille Days*, reposant sur les différentes composantes stratégiques de la Révolution Française, études destinées à être vendues à des clients designers qui les appliqueront dans leur conception des révolutions à



FIGURATIVE SYSTEM, DETAIL,
TRANSITIONERS - BASTILLE DAYS COLLECTION
© Société Réaliste

venir. Il s'agit pour la coopérative d'entreprendre la déconstruction des différents éléments acteurs et influenceurs nécessaires à la possibilité historique et factuelle de la Révolution Française.
Le *show room* se compose de treize éléments de représentation graphique. *Portrait of Saint Thomas More, Patron of Statesmen and Politicians* est l'affiche introductive de *Bastille Days*. Une représentation de Thomas More, conçue à partir d'une base de données de couleurs et de formes du bureau *Transitioners*, est associée au texte *Motu propio*, proclamé en 2000 par Jean-Paul II. Y Sont expliqués la vie et l'œuvre de More, et plus précisément le fait que ce dernier fut nommé chancelier du Roi d'Angleterre tandis qu'il rédigeait *Utopia*. Que nous révèle cette déclaration papale ? Elle dévoile le lien établi entre l'exercice d'un pouvoir politique et la nécessité de produire de l'utopique. Une des pièces majeures de la collection, *Chartes de couleurs #1-#8*, nous invite, pour sa part, à considérer les portraits colorimétriques d'une sélection de seize personnages historiques, comme autant d'archétypes acteurs de la transition politique que fut cet événement. A partir de l'analyse approfondie de la symbolique des couleurs des drapeaux, sept couleurs sont attribuées à chaque personnage, auxquelles est ajouté leur code respectif CMJN (cyan-magenta-jaune-noir). Ce processus aboutit à la définition de nuances exactes correspondant chacune à la tendance d'un personnage, comme, par exemple, la couleur « Rousseau » ou « Danton ». Ces combinaisons sont augmentées d'associations d'un archétype avec un autre, à travers notamment des diagrammes établis à partir de facteurs à la fois politiques et psychologiques. Enfin, une table d'éléments héraldiques, détournant le modèle du « Système figuré de la connaissance humaine » élaboré par Diderot et d'Alembert, fait correspondre chaque blason à différents niveaux de tendances établis à partir d'articulations conceptuelles propres

à un événement révolutionnaire, telles que « pacification », « transgression », « tradition » et « rénovation ». Conçue selon un mode ludique, le regardeur peut alors choisir un symbole correspondant à son « style » et en lire la signification et la déclinaison des tendances (pacifique tendance transgressif-transgressif ou pacificateur tendance rénovateur, etc.).

Le travail de Société Réaliste est foncièrement ironique, en témoigne leur parodie des méthodes d'un cabinet de tendances, mais il l'est également par leur mode d'expression : un art discursif et objectif, comme en témoignent la rigueur et le scientisme de leurs travaux graphiques, résultats de processus complexes et déconstructifs, parfois proches d'un absurde, mais dont, paradoxalement, la cohérence paraît irréprochable. Ils détournent les codes et stratégies des structures qui détiennent le pouvoir politique, médiatique, historique, économique, et par là même, le savoir.
Société Réaliste, un art « militant » ? Avec eux, nous sommes loin, par exemple, de la vision militantiste d'une esthétique relationnelle telle que la formule Nicolas Bourriaud. Loin aussi d'un art littéralement social, voire « socialement intégré », leurs propositions consistent à re-problématiser des questions d'ordre économique, intellectuel, historique, culturel et à les repositionner dans une dynamique critique qui s'inscrirait dans un devenir négatif. Il est, pour Société Réaliste, nécessaire de procéder à un retournement des polarités, à une mise à distance de l'ordre par le désordre. Et là est tout le sens de ces œuvres, déconstruire les stratagèmes de l'Ordre par des contre stratégies ; car s'il est un rôle que Société Réaliste semble prêter à l'artiste, c'est celui du détenteur de la baguette, celui du montreur d'images des Canta storia qui, sur les marchés, la place publique, présentait des tables iconographiques, sources de savoir. Cette baguette, instrument du pouvoir, montre, nomme et ré-agence des connaissances, selon la perspective d'une mise à distance rugueuse et ironique s'opposant au ré-enchantement du monde. Acte politique en soi.

CCCC,
TRANSITIONERS - BASTILLE DAYS COLLECTION
© Société Réaliste

La coopérative Société Réaliste travaille depuis Paris et depuis 2004. Elle a contribué à différents projets en Europe, sous la forme d'expositions, de conférences et de textes.
En 2008, la coopérative présentera son travail à Paris en participant au projet *L'Argent*, au Plateau, à partir du 15 juin.
www.societerealiste.net

Foucault, pour formuler nos questionnements

Sara Louis et Lucie Nicolas

En référence au philosophe activiste Michel Foucault et de son action militante sur l'année 1971, le collectif théâtral F71 est co-fondé en 2004 par Sabrina Baldassarra, Stéphanie Farison, Emmanuelle Lafon, Sara Louis et Lucie Nicolas, cinq actrices et/ou metteurs en scène. S'y associent en 2005 Thérèse Coriou, chargée de production, Frank Condat, régisseur général, et en 2006, Daniel Lévy, réalisateur-lumière. F71 présente ses créations à Confluences, Anis Gras et au Collectif 12. Quelle démarche artistique adopte-t-il ? Par quels sensibles adapte-t-il le propos de Foucault ? Comment positionne-t-il son travail par rapport aux notions d'engagement ?

Nous nous sommes constituées en collectif en 2004, traversées à la fois par ce questionnement sur le monde réel et par le désir d'expérimenter un autre mode de production artistique, une autre répartition des rôles sur le plateau.

Nous travaillons réellement de façon collective depuis le choix des matériaux dramaturgiques jusqu'au jeu en passant par l'écriture, la mise en scène, la scénographie et même la participation au travail administratif ou technique. Il s'agit d'un fonctionnement collégial, sans hiérarchie, qui n'a pas été formulé à l'avance mais se construit de façon empirique. Il se trouve que nous sommes cinq femmes mais c'est un peu un hasard.

Certaines d'entre nous avions déjà travaillé ensemble, notamment dans le cadre du Comité de lecture du Jeune Théâtre National. Nous avons prolongé certains questionnements soulevés lors de précédents spectacles ou lectures, qui tous étaient étroitement liés à une réalité contemporaine, par exemple, des écrits sur le Sida, des récits d'immigrés, etc.

Par le biais de Philippe Artières, historien et chercheur, nous nous sommes dirigées vers l'œuvre du philosophe Michel Foucault, que nous ne connaissions pas. Nous avons d'abord lu des textes des « Dits et Ecrits » et des archives de l'année 1971, où Foucault s'est consacré à l'action militante plutôt qu'à la publication. Et nous avons été frappées par la résonance de ces mots avec notre actualité. De là est né le projet collectif FOUCAULT 71, feuilleton théâtral dont la création, en 2005, de l'*épisode 0*, au titre éponyme, est pour nous une matrice. En 2006, s'est créé l'*épisode I, la prison*. Nous sommes actuellement sur le chemin d'un prochain épisode. D'autres projets satellites accompagnent notre démarche, comme des petites formes, des ateliers en prison…, et nous ne souhaitons pas exclusivement nous attacher à la figure du philosophe.

Diagnostiquer le présent à partir du passé, faire « l'archéologie du savoir », ne pas parler pour les autres mais donner la parole à tous ceux qui ont quelque chose à dire, aux détenus par exemple qui se font les « experts de leur propre situation »

Diagnostiquer le présent à partir du passé, faire « l'archéologie du savoir », ne pas parler pour les autres mais donner la parole à tous ceux qui ont quelque chose à dire, aux détenus par exemple qui se font les « experts de leur propre situation » : la posture de Michel Foucault nous a séduite parce qu'elle n'était pas dogmatique. Il pose des questions tout comme nous-mêmes tentons de nous en poser et de les proposer au public.

© Gérard Nicolas

Notre démarche se veut artistique et théâtrale plutôt que militante, au sens où nous ne cherchons pas à convaincre, à imposer une idée, une solution, un point de vue. Notre éventuel militantisme appartient à nos vies privées.

En ce sens, interpréter un personnage, c'est le comprendre pour pouvoir dire ses mots, le jouer. A notre place de comédiennes, nous donnons nous aussi la parole. A la différence d'une pièce classique, nous partons du réel mais nous racontons aussi une histoire. Nous collectons nous-mêmes certains matériaux en rencontrant, réalisant des entretiens qui -une fois retranscrits- peuvent être interprétés. Nous choisissons et agençons ces paroles parce que nous nous sentons concernées par certains sujets, l'engagement, la prison…, mais nous nous en emparons en tant que thématiques.

Si nos spectacles sont agissants pour les spectateurs, c'est à eux de le juger. Nous cherchons surtout par le biais de nos spectacles à formuler nos questionnements et à donner aux spectateurs la possibilité de faire des choix, des associations d'idées, des critiques, de s'emparer comme nous de la « boîte à outils » des idées, chère à Gilles Deleuze.

La conception de l'espace de nos spectacles est caractéristique de ce souci. Nous choisissons de jouer avec l'identité et la quotidienneté des salles (murs blancs, aspérités, exploitation de leur propre décoration ou de leur installation électrique, ajout de vrais faux interrupteurs sur les murs, manipulation de la technique à vue) : effet de réel.

Nous installons une grande proximité des spectateurs avec l'aire de jeu. Le public et les actrices habitent et se déplacent dans un espace et un temps commun. Les points de vue au sens strictement optiques ne sont pas égalitaires et obligent le spectateur à faire des choix, à être actif. L'avant et l'après spectacle sont liés. Après chaque représentation, nous offrons un verre aux spectateurs, pour un échange informel. Ce moment est souvent le lieu d'une grande mixité avec et entre les publics. Il permet de donner la parole à chacun et de prolonger différemment la réflexion.

F71 joue au Collectif 12 dans le cadre de *Jeunes Zé Jolie*, résidences et festival de jeunes compagnies à Mantes-la-Jolie :
***Foucault 71 – Episode 0 :* 15 mai, 20h30,**
des performances : 16 mai, 18h et 17 mai, 18h30.

www.collectiff71.com

Troubler pour élucider

par Philippe Niorthe

Philippe Niorthe est plasticien et artiste associé au Collectif 12 depuis sa création. Il mène un travail personnel ou de commissariat (projet *Chez moi - chez toi*) à Mantes-la-Jolie, puis à Douala ou à Beyrouth, pour y porter des questions autour de l'autre, de l'identité ou du territoire. Comment évoque-t-il sa démarche ?

Je dirais que mon travail essaye d'interroger l'usage du monde. Je pense avant tout l'art dans une dimension humaine, il est fait par l'Homme pour l'Homme. Je suis donc sensible et critique au modelage que l'on fait de notre monde et de sa représentation. Il y a notre monde, celui d'où on parle, notre environnement culturel, social et historique, et il y a un autre monde, celui qui ne nous est pas évident parce que nous le percevons comme loin, physiquement, culturellement ou économiquement... Mes expériences de voyages et de relations avec des « cultures étrangères » m'ont appris que l'art est un splendide terrain de rencontre et de compréhension de l'Autre. Par sa relation à la pratique, je vois l'Autre travailler, les moyens qu'il utilise, la dimension sociale et publique de son travail… Par les formes et les idées, je vois et ressens la présence d'une autre pensée parfois lointaine et inaccessible. Connaître l'Autre, c'est surtout savoir qu'il existe et peut-être mesurer la distance culturelle qui nous sépare, enfin de mettre en expérience son ouverture d'esprit.
J'interroge notre rapport politique à l'Autre et au Monde, que je sens instrumentalisé dans le domaine des images par le pouvoir, les médias, le tourisme, et l'argent sous toutes ses formes.
Je souhaite du spectateur qu'il s'interroge sur cet Autre, qui est-il ? Le premier ne serait-il pas mon frère ? L'étranger est-il loin et si oui à quelle distance...

> L'art est un splendide terrain de rencontre et de compréhension de l'Autre.

J'aime formellement mettre en tension des représentations historiquement ou socialement « admises » avec des contextes (des figures, le paysage, l'autre, l'histoire de l'art), pour que le spectateur prenne cette question pour lui ; je place mon travail dans la perspective d'un dialogue possible.
Aujourd'hui je travaille beaucoup au Cameroun, arrivé par les hasards d'une invitation à résidence (projet *Scénographies Urbaines* en 2002), j'ai voulu ensuite y retourner.
Mes premiers travaux très liés au contexte (des peintures sur les murs, une forme monumentale) portaient leurs limites. Ils étaient intransportables, non exportables, figés à l'endroit de leur réalisation. J'ai choisi alors de faire des photos en noir et blanc pour refaire l'histoire de nos représentations qui ne me satisfaisait pas. La photo porte historiquement notre point de vue politique sur le monde. Dès que la photo apparaît, elle est noire et blanche, elle est utilisée à des fins de reportage, par sa réalité figée, ses signes indéniables d'une réalité.
Je cherchais, à cette place d'élève et avec une colère humaniste, un rapport critique à l'académie, mettant en doute l'imagerie du héros grec, dieu romain ou nazi (de Leni Rifensthal), et l'idée de modèle, par un travail avec un handicapé physique, ami du quartier New Bell (photo p.3).
Ensuite, la découverte de l'histoire du pays, du contexte historique, et de ses réalités d'aujourd'hui, me poussait à une attitude critique vis à vis de notre

livre d'histoire, imagier de nos mémoires et crédible par sa référence documentaire. J'ai souhaité produire de ces « documents », sensibles ou analytiques, de lieux d'une histoire franco-camerounaise terrible, tentant d'affirmer la dimension éminemment politique d'une écriture de l'Histoire.
J'ai réalisé une série de paysages de lieux de crimes et d'atrocités, aujourd'hui sans trace. Des lieux vidés de cadavres et de têtes coupées et exposées, mais portant, par les souvenirs de milliers de personnes, une aura de sépulture, un but de pèlerinage.
La photo me donne l'occasion de troubler la perception du spectateur entre ce qu'il voit et ce qu'il serait « censé » voir. J'ai été aussi attiré, dans le choix de ce médium, par le temps de la photographie, sa manière instantanée de le tuer. Je voulais figer l'instant d'une histoire encore présente, le cliché d'une oralité parvenue à mes sens.

Mon idée de l'engagement serait d'ordre physique et idéologique. Je présente ce travail dont j'ai parlé, d'abord au Cameroun avec des expositions et débats, devant les gens concernés directement, puis, j'essaye de le faire voir ici l'espérant porteur de sens.
Mon travail est sensible - je ne sais pas s'il est politique-, j'ai envie qu'il touche par la forme, plus que sur le fond (et je n'ai pas des idées politiques très originales). Je souhaite qu'il amène une réflexion sur le fond : l'Autre, la dimension destructrice de notre culture et de sa pensée, la colonisation, un certain état du monde.
Mon lieu d'attache artistique, le Collectif 12 à Mantes-la-Jolie, me permet une certaine visibilité. Je peux aussi à Mantes-la-Jolie et sa région mettre en expérience ce regard sur la perception du monde et de l'histoire en rencontrant des associations, des scolaires par des travaux et ateliers. Je participe aussi à l'utopie du Collectif 12 qui parierait d'une responsabilité du propos artistique et d'un groupe d'artistes, dans une dimension sociale et politique, et dans le projet de fonctionnement d'un lieu.

© Philippe Niorthe

Les contes de la richesse

par Philippe Piau

La Compagnie la Tribouille se lance en 2003 dans *les contes de la richesse*[1], trilogie théâtrale réalisée à partir d'un rapport ministériel. Drôle d'aventure a priori, qui encore à mi-chemin, continue à monter en puissance... Proche du collectif Richesse, elle présente ses créations à Mains d'Œuvres.

« Qu'on ne nous leurre pas sur la prétendue complexité de l'économie contemporaine et la difficulté d'en rendre compte au théâtre. L'amour humain est pour le moins tout aussi complexe et il semble que le théâtre parvienne parfois à en rendre compte. Qu'on ne nous dise pas non plus que ce n'est pas là l'objet du Théâtre. Quand l'économique est devenu le champ de bataille de l'humanité, un champ quasi métaphysique, shakespearien, c'est le devoir du théâtre de le prendre comme objet de questionnement. C'est une vieille technique de troubler les eaux pour qu'elles paraissent profondes et de dire que c'est compliqué quand ce n'est que complexe. »

Jean-Yves Picq, « Théâtre public et mondialisation » 2001

En 2001, Patrick Viveret, conseiller à la Cour des Comptes, conduit une mission officielle devenue rapport interministériel *Reconsidérer la richesse*[1]. L'objectif est ambitieux : Comment re-questionner la notion de richesse, au delà de la richesse financière, dans l'organisation même de nos sociétés, jusque dans notre comptabilité nationale ? Comment réinscrire la monnaie au cœur de l'échange humain ? Ambitieux... et passionnant ! Mais cela n'en faisait pas pour autant un projet théâtral...

Nous avons été rapidement convaincus de la pertinence potentielle du développement sur scène de ces réflexions. En fréquentant les écrits de Patrick Viveret, avant tout philosophe et humaniste, nous nous sommes rendus compte qu'il ne s'agit pas « simplement » de parler de gros sous ou de dénoncer une économie financière mondialisée tentaculaire, mais d'ouvrir ces questions-là aux questions humaines fondamentales, à tout ce qui fait que les êtres humains se côtoient, s'affrontent, s'aiment, vivent ou survivent. Finalement, aux enjeux dont s'empare régulièrement le théâtre ! Enfin la capacité à redonner de l'espoir, au-delà de l'analyse pertinente, et à mettre des mots ou des images sur ce qui n'était jusqu'alors que ressenti, nous a définitivement convaincus de l'intérêt de nous attaquer à ce chantier.

Comment re-questionner la notion de richesse, au delà de la richesse financière, dans l'organisation même de nos sociétés, jusque dans notre comptabilité nationale ?

Nombre de questions passionnantes ont alors émergé : Derrière les comptes, y a-t-il des contes ? Comment faire la différence entre ce qui compte et ce que l'on compte ?
Et d'autres ont surgi... Est-ce trop politique ou trop pédagogique pour être encore artistique ? Le théâtre est-il le lieu pour ce type de chantier ?
Le cœur même du propos de Patrick Viveret a renforcé notre conviction : la confrontation artistique aux enjeux politiques, économiques, sociaux, culturels doit permettre de nouvelles perceptions de

[1] http://latribouille.free.fr/spectacles_richesses.htm
[2] Editions de l'Aube, 2003. ou http://www.caracoleando.org/spip.php?article37

ces enjeux, en apportant des éclairages différents. L'approche de ces questions uniquement sur le plan intellectuel n'est plus suffisante.
L'intelligence du cœur, du corps, doit prendre sa place dans la recherche de nouvelles représentations du monde. L'exemple caricatural de notre rapport quasi toxicomaniaque, fétichiste, à la monnaie nous montre combien les enjeux émotionnels, sensibles, nos désirs ou nos peurs, nos soifs de possession ou de contrôle du sens sont au cœur de toutes ces questions.

Approche sensible, approche sensée...

Mais pour ne pas en rester à la conférence, l'enjeu théâtral doit prendre le dessus sur le « poids des mots », le questionnement vécu par le personnage sur l'explication transmise au spectateur.
Alors, pour résister à l'aspirante complexité du texte, nous avons exploré physiquement les enjeux avec un chorégraphe et construit la dramaturgie autour de trois personnages, ni spécialistes, ni experts. Question récurrente : Comment les changements de repères, d'habitudes peuvent bousculer positivement des êtres humains confrontés à des questions aussi vertigineuses que banalement quotidiennes ?
Deux ans et demi auront été nécessaires, en alternant travail sur scène et à la table, pour aboutir à la création *Le paradoxe de l'Erika*, le second volet *Le radeau de la monnaie* entamant sa tournée parallèlement au premier.

Comme espace de représentation et de débat, une même scénographie circulaire, à la jauge volontairement limitée.
Cette forme hybride, conjuguant souvent spectacle et ateliers, projections, expositions, mise à disposition de documentations... permet des croisements de publics de théâtre et de réseaux sensibles à ces problématiques souvent fertiles.

Sommes nous dans une démarche militante ? Ne mélangeons nous pas trop la sphère privée de l'engagement personnel et la sphère publique ?
Quand on fait le choix de consacrer sa vie à la scène, et d'être personnellement impliqué dans le militantisme associatif pour résister et construire socialement, écologiquement, culturellement, on trouve plutôt naturel de faire se rejoindre les deux !
Pour reprendre encore Patrick Viveret, si l'on veut collectivement « grandir en humanité », tenter de « faire de sa vie une œuvre d'art », nous devons cultiver de nouvelles hybridations entre culture et politique, irriguer le terrain des croisements potentiels entre art et sciences humaines, faire savoir qu'un imaginaire institutionnel, économique, structurel peut aussi devenir excitant, s'il est construit sur le désir, l'envie, la confiance, et que même les désaccords peuvent devenir féconds !
Oui, nous sommes militants, mais pas au sens de délivrer UN message ou de porter la bonne parole. On sait combien cette posture a pu créer de déformations terribles dans le passé. Nous sommes militants pour ouvrir les débats, faire résonner les questions, les contradictions, lancer des pistes sans dire « voilà ce qu'il faut faire ». En suggérant toujours que les réponses doivent se construire par la délibération démocratique. Si la diversité des richesses est une force, alors la multiplicité des points de vue peut en devenir une aussi.
Nous faisons un théâtre qui s'engage... à féconder le terrain politique !

DES LUTHIERS RECYCLEURS

par Jean-Louis Mechali

Tout incite aujourd'hui à la simple consommation de technique et de culturel et voire pour ceux qui y ont accès, aux seuls loisirs individuels.
Dans un tel contexte, Lutherie Urbaine, avec le souci de réunir les conditions nécessaires pour une création musicale authentique et exigeante, convie les habitants des villes d'accueil de toutes origines culturelles ou sociales et les associe à sa démarche. Ici point d'apprentissage préalable requis, ni de prétendue aptitude à la musique.
Notre société de consommation rejette tant d'objets que nous nous servons de l'insolite et de la gratuité de ceux-ci pour construire, tous ensemble, des instruments nouveaux, sources de sons inhabituels, propices à un langage original. Un vrai challenge pour un compositeur !
Cependant, la tâche est ardue, car ces processus, qui associent professionnels et novices, passent forcément par une phase d'apprentissage et d'éducation, qui rallongent d'autant l'accès à la création finale.
Ce long parcours implique aussi des financements adéquats et l'assiduité de tous les participants sur toute la durée des projets. C'est le pari auquel nous nous attelons depuis sept ans.
Seule la création artistique peut permettre à tout un chacun de toucher la part inexplorée de potentiel créatif qu'il possède. Et c'est seulement en plaçant toutes et tous dans l'intensité et l'urgence d'être « ici et maintenant », dans la perspective, ensemble, d'une création contemporaine inédite, forcément miroir du monde d'aujourd'hui, que Lutherie Urbaine peut prétendre à être une de ces interfaces.
A travers ce processus de création se recréé une micro société où chacun y a une place unique, des droits et des devoirs et peut accéder à un statut « d'acteur ».

A l'automne 2006, le LULL, Lutherie Urbaine Le Local, a ouvert ses portes au public, proposant des ateliers de fabrications d'instruments, des formations et des stages autour du son et de la musique, *Capt son/Créa son*, ou en lien avec les créations musicales comme *Sharp, Sharp !*, projet d'échanges avec l'Afrique du Sud.
Le LULL, lieu de travail de l'équipe administrative et artistique est aussi un espace convivial de diffusion et de répétitions.

LA MUTUALISATION COMME FIL CONDUCTEUR

par Frédéric Hocquard

Frédéric Hocquard, nouvellement nommé à la direction d'Arcadi, quitte ses fonctions de directeur de Confluences et de président d'Actes if. Le nouvel élu est Philippe Niorthe, plasticien et fondateur du Collectif 12. Quel bilan le président sortant dresse-t-il de son expérience ? Quelle perspective envisage-t-il pour la suite ?

Je dirige Confluences depuis huit ans. Confluences, c'est d'abord une aventure collective, notamment avec Ariel Cypel qui en prend maintenant la direction. Comme nous l'avons souhaité à sa création, notre projet est devenu un lieu de productions culturelles engagées, dans une approche pluridisciplinaire (théâtre, cinéma, photographie...).
Suivant un sujet de société, nous interrogeons ce que l'art en dit à un moment donné. Nous nous inscrivons dans une démarche d'échange, avec l'artiste en résidence sur l'élaboration d'une thématique relative à son travail et d'une programmation, et avec d'autres lieux sur des productions. Enfin Confluences œuvre à son inscription sur le territoire, autant local, le 20ème ardt., que régional, notamment par le biais d'Actes if.
Pour ce qui est du réseau, je distingue deux types de demandes :
D'une part, la mise en place de mutualisation entre ses membres : de services (paies…), de matériel (plus des prêts entre membres que de la part d'actes if, qui dispose d'environ… un vidéo projecteur), d'informations et d'idées bien sûr ! (c'est aussi de là que naît l'observatoire), et même financière : avec le fonds de solidarité financière pour pallier les difficultés conjoncturelles des projets. Une première dans le secteur culturel !
D'autre part, la défense des intérêts matériels et moraux de ses adhérents, soit un aspect plus syndical.
Si le réseau s'est fondé d'abord sur la mutualisation, je crois que depuis 2003, avec la radicalisation qui suit la crise de l'intermittence, ce second aspect est devenu aussi important. Et donc par exemple, nous sommes aujourd'hui parti prenante de l'Ufisc, et nous avons grandement participer à la manifestation du 29 février dernier.
Je pense que la force de ce réseau est de pouvoir avancer sur ces deux jambes. Je dois dire que cet exercice pendant trois ans n'a pas toujours été facile.

La mutualisation... Souvent caricaturée comme la panacée au désengagement des pouvoirs publics, la mutualisation est pourtant un mécanisme de solidarité ancien. Dans le domaine de la culture, elle est en pleine expansion, et, paradoxalement, plus à l'initiative des professionnels, d'un milieu souvent décrit comme individualiste, que des pouvoirs publics. Elle est donc souvent envisagée comme une économie entre gens qui fonctionnent avec des bouts de chandelle. Or je pense que ce qu'il faut développer, c'est avant tout des formes d'entraide, de solidarité, non pas dans un principe de pénuries mais en y investissant des moyens. C'est dans cet esprit que je souhaite poursuivre les choses à Arcadi.

La suite à Arcadi ? Je prends mes fonctions mi mai, il est encore tôt pour faire part de projets concrets. Mais par exemple, les études, mises en place par le relais information conseil sur les secteurs danse et théâtre, recensent des besoins des artistes et acteurs culturels, notamment pour ce qui concerne les lieux de travail, répétition et diffusion. Arcadi doit aujourd'hui répondre à ce type de besoin.

ANIS GRAS
[Le lieu de l'autre]

Le lieu de l'autre, une démarche artistique où l'altérité, est un axe de création et de développement pour ce territoire de l'art.
Le projet décliné sous les termes OUVERT et EN COMMUN (2005/07) a permis l'invention d'outils, l'élaboration de style(s) d'écriture(s) et l'énonciation de la proposition artistique du lieu de l'autre.
Pour les années à venir, l'objectif sera de mettre en avant les effets spécifiques que produit le lieu. Après une période « d'être ensemble », de « faire ensemble », on ouvre un chapitre supplémentaire, le « dire ensemble ».
Anis Gras entame en juin 2008 des travaux de réhabilitation des espaces dits « Orangerie ». Le lieu qui restera ouvert, va se réduire, un temps, pour s'ouvrir sur le territoire au sein de diverses structures de la Communauté d'Agglomération du Val-de-Bièvre. L'occasion de développer les échanges et de nous placer en complémentarité avec les autres acteurs culturels, pour garantir par l'originalité de notre positionnement, un éventail élargi de propositions, dans une agglomération de plus de 190.000 habitants.

ARS LONGA [Arts vivants et Arts numériques]

© Christian Nold

Engagée dans la promotion des arts plastiques et numériques, Ars Longa expose des travaux d'artistes dans sa galerie. Pour sensibiliser les publics, elle a choisi de les faire entrer directement dans l'intimité de la production artistique, en leur proposant de n'être plus seulement spectateurs d'une œuvre finie mais parties prenantes de son processus de création. Pour développer cette démarche de médiation, Marie de Boüar a rejoint l'équipe d'Ars Longa, désormais composée de deux permanents. En avril 08, au cours d'un atelier avec Christian Nold, le public a participé à la création d'une carte émotionnelle de l'est parisien. L'artiste-chercheur britannique, qui s'appuie sur la technologie GPS, a invité les participants à parcourir la ville avec un appareil enregistrant à la fois niveau de stress et localisation géographique. La carte finale produite par Christian Nold ainsi qu'un documentaire permettant de traduire l'expérience collective de l'atelier seront visibles à Ars Longa du 17 mai au 28 juin 2008.

L'ATELIER DU PLATEAU
[1er Centre Dramatique National de Quartier]

Fin de saison pour l'Atelier du Plateau. Et déjà l'heure des bilans et des perspectives. Inventaire chiffré de la boutique. Nombre de spectateurs (en hausse), nombre de créations (en hausse), nombre d'heures sur site (en hausse), nombre de décibels (en baisse), nombre de recettes propres (en hausse), nombre d'artistes rémunérés (en hausse), nombre d'ateliers en direction des scolaires (en baisse), nombre de coup de téléphone et de mail (en hausse), nombre de plats offerts (en hausse), nombre d'emplois aidés (en baisse), nombre de fois à crier et expliquer les dangers du désengagement de l'état (en hausse).
Année charnière pour l'Atelier du Plateau dont la convention triennale avec la Drac Ile de France arrive à terme. Face à ces incertitudes budgétaires, l'Atelier du Plateau continue obstinément à s'imaginer un avenir durable. Ainsi *Ecrits Rock*, création de la compagnie, sera repris au festival Jazz à la Villette, et pour 2009, nous nous associons à la Fabrique des Petites Utopies (compagnie de Grenoble) pour une création *Tour Babel* rêvée communément.

L'AVANT-RUE
[Friches Théâtre Urbain]

Ambiance de voisinage à l'Avant-Rue ces temps-ci. Fort d'un travail de plus d'un an de marche et de collecte, Friches Théâtre Urbain, compagnie permanente de l'Avant-Rue, a présenté la première étape de *Witness/N14*, projet de randonnée artistique multimédia le long de l'ancien axe Paris/Rouen. Les commerçants étaient partenaires, ils ont reçu pour le temps de l'exposition des œuvres vidéo et installations parlant d'eux-mêmes et de leur rue. Chacun pouvait découvrir la rue de Tocqueville sous un autre œil.
Nous ne laissons pas pour autant nos voisins européens de côté. L'Avant-Rue devient, en effet, officiellement membre de Trans Europe Halles, réseau européen de lieux culturels, et envisage sérieusement la mise en place avec d'autres membres d'un programme européen d'échange d'artistes en résidence.

CAFÉ CULTUREL [Arts et Rencontres]

© Ani

Le Café Culturel s'agrandit avec l'arrivée d'Annie Postel à la communication grâce à la mise en place d'un contrat d'avenir. Déjà en charge depuis cinq ans de l'élaboration de la plaquette du Café Culturel en tant que graphiste indépendante, elle s'occupe depuis le mois d'avril également de la communication et de la programmation. Ce qui mène l'équipe du Café Culturel à trois salariées permanentes.
Les projets du Café Culturel se développent : « La Fabrique du Macadam, cabaret urbain », qui a vu le jour en octobre 2007 dans le cadre du Festival Villes des Musiques du Monde, a investi les Rencontres Urbaines de la Villette durant une semaine (du 23 au 27 avril 2008). L'aventure continue avec des programmations à Aulnay-sous-Bois et Paris. Prochaines étapes : Programmation hors la France... On croise les doigts !!!

COLLECTIF 12 [Base d'actions artistiques]

© Philippe Niorthe

Le Collectif 12 accueille depuis quelques mois quatre jeunes compagnies de théâtre et de danse en résidence : Le T.O.C (Théâtre Obsessionnel Compulsif), le Collectif Sur Une Patte, la Cie UNtm et le Collectif F71 leur permettant ainsi d'initier, d'expérimenter et de créer des spectacles.
Du 15 au 17 mai, dans le cadre du festival *Jeunes Zé Jolie*, ces jeunes compagnies présenteront le fruit de leur recherche sous la forme de spectacles et de performances. Et pour interroger la situation des jeunes compagnies aujourd'hui un débat est prévu le 16 mai avec des représentants d'institutions, de syndicats, de structures de diffusion et des représentants de compagnies.
Enfin pour info, Catherine Boskowitz et Philippe Chateau ont quitté la co-direction du Collectif 12 qui est aujourd'hui assurée par Frédéric Fachena, Hubert Mercier et Laurent Vergnaud.

CONFLUENCES [Lieu engagé de rencontres et de création]

© HighKone

Des changements à Confluences : Suite à la baisse drastique des subventions de la DRAC pour les Espaces Culture Multimédia, Vincent Rioux et Nicolas Contreras se retrouvent dans une situation où leur emploi ne peut être reconduit. Après sept ans à la direction, Frédéric Hocquard nous quitte pour rejoindre l'équipe d'Arcadi. Dorénavant, Ariel Cypel, jusque-là directeur adjoint, assurera la direction du lieu.
Notre programmation : Avec notre thématique « 68 vu par 68 », Confluences donne la parole aux acteurs de mai 68, par des documentaires réalisés essentiellement pendant les manifestations et les grèves. Et pour être au plus près de l'époque, Jacques Robnard nous a prêté une exposition d'affiches réalisées par les élèves des Beaux-arts de Paris pendant les évènements.

CONTENERS [Réseau artistique mobile]

© Collectif 2.5.5

Conteners crée un centre ressource des arts nomades. Conçu comme un « réseau artistique mobile », Conteners a pour ambition d'identifier, de rencontrer et de collaborer avec d'autres artistes et porteurs de projets mobiles en Europe et dans le monde. Associant à sa démarche des chercheurs et penseurs spécialistes de la mobilité dans l'art, Conteners a ainsi progressivement constitué un observatoire international des projets artistiques nomades.
A l'occasion du colloque « Nomadisme, nouveaux médias et nouvelles mobilités artistiques en Europe » organisé au Théâtre Paris-Villette en février dernier, Conteners a mis en ligne un centre ressource des arts nomades proposant un répertoire bilingue de 100 fiches-projets dans le monde, une bibliographie, des actualités artistiques et des contributions à télécharger.www.conteners.org/-Centre-de-ressourceNomade-

L'ECHANGEUR
[Théâtre de résistance au spectacle, danse et musiques associées]

Nous avons ouvert en janvier 2008 un nouvel espace (architecte Pascal Bertholio) de près de 600 m^2, pour mener simultanément -et non plus alternativement - nos activités de création, l'accueil et la programmation d'équipes artistiques et nos ateliers de pratique théâtrale. L'originalité et la pertinence de notre projet résultent dans une large mesure de la co-existence de ces trois activités et de la dynamique qu'elle génère.
Depuis 12 ans, plus de : 84 000 spectateurs, 1500 dates, 840 propositions artistiques (théâtre, musique et danse). Par ailleurs, plus de 1200 amateurs ont participé aux ateliers de création.
L'acquisition d'espace supplémentaire était une condition nécessaire à la poursuite et à l'affirmation de ce projet « tridimensionnel ».

FILE 7 [Répétition, création, diffusion]

© Stéphane de Bourgies

En plus de la diffusion et de la programmation, File 7 mène régulièrement des actions culturelles, désormais menées par Sandrine Barré. L'an passé, le centre pénitentiaire de Meaux a accueilli dans le cadre de la fête de la musique les concerts de *Corvette*, *Les Olympic Dragons* et *le Petit dernier*. Ce projet se renouvelle cette année avec *Rona Hartner*. Par ailleurs, à l'occasion de la résidence d'Agnès Bihl (en janvier), un atelier chanson avec la chorale de l'école primaire de Magny est mené par l'artiste en mai avec un rendu scénique. File 7 consolide son implantation territoriale en tant qu'acteur culturel… les artistes permettant de créer des projets transversaux, des liens avec les habitants du Val d'Europe.
Par ailleurs, à partir du 1er mai, Olivier Galan partage son temps entre la coordination du Syndicat de Musiques Actuelles (16 mois) et la direction de File7, désormais assisté de Sylvain Colas.

GARE AU THÉÂTRE [Fabrique d'objets artistiques en tout genre]

Après la création d'*Orchestre Titanic* par la Cie de la Gare qui s'est jouée durant un mois et demi, l'équipe s'attaque à la préparation du 10ème anniversaire du festival *Nous n'irons pas à Avignon.* Du 2 au 27 juillet 2008 se succèdent les "compagnies de la première heure", celles qui ont fait les beaux jours des premières éditions, et de jeunes artistes, invités comme chaque année à présenter leurs créations. Les 24 spectacles (théâtre, danse, jeune public et "hors format") s'entourent de soirées "cartes blanches" organisées par les compagnies, débats, rencontres, espace librairie et service de restauration bio. D'ici le début des festivités, Gare au Théâtre accueille en mai la 29ème édition du Bocal Agité (cette année autour des écritures d'Europe de l'Est) et la création des *Petites Comédies de l'Eau* 2008 sur le thème de l'Ebre, en partenariat avec le *Festival de l'Oh*.

GLAZ'ART [Lieu public : concerts, soirées, projections, expositions]

Ça y est, on y arrive peu à peu... les vacances (pour les plus chanceux), les beaux jours, de la bonne humeur, de quoi garder le cap en attendant l'ouverture de l'extérieur prévue mi-juin.
Beaucoup de changements à Glaz'art depuis novembre dernier : Auguri Production a repris la direction de la salle et c'est Laurent Malvadi qui remplace Stéphane Vatinel à la direction. Et si le Conseil d'administration a lui aussi changé, l'équipe de salariés reste la même.
Glaz'art a des projets plein la tête, avec notamment la prévision de travaux d'agrandissement pour une salle qui pourrait accueillir de 400 à 500 personnes pour la rentrée prochaine. Mais d'ici là, c'est sous le nom de « Villette sur Mer » que Glaz'art accueillera son public du 14 juin au 31 juillet. Ambiance plage, chaises longues et sable fin avec des concerts et soirées en entrée libre...

LE HUBLOT [Chantier de construction théâtrale]

18 marmites de soupes maison, 20 kg de pâte à gâteau, 36 litres de cocktail pour 267 repas servis aux spectateurs venus assister aux lectures théâtralisées autour de la littérature fantastique. Un très beau moment de théâtre, mais quel travail !
L'année 2008 est marquée par un développement des spectacles à domicile à l'échelle des Hauts-de-Seine. Au-delà de Clichy, Asnières, Gennevilliers, Villeneuve-la-Garenne et Colombes concernés dès le début par le projet, 4 nouvelles villes (Boulogne, Rueil-Malmaison, Nanterre et Les Blagis) vont permettre à leurs habitants d'accueillir des spectacles chez eux.
Pour terminer la saison, le Hublot propose un événement autour de trois créations qui mêlent théâtre et arts plastiques, « Bidouillages », du 15 au 28 mai 08, pour les petits et les grands.

LUTHERIE URBAINE [Le local]

Après l'accueil en résidence de Moeketsi Koena (danse ***pantsula)***, celui de stages avec des enfants du Centre de Quartier « les Coutures » de Bagnolet et des jeunes du Centre de Vie Sociale « Les Ecrivains » de Mantes-La-Jolie, le temps est venu des présentations.
Ecoutez voir !, une création musicale et instrumentale imaginée autour du pianocktail de Boris Vian, sera présentée le lundi 2 juin au LULL à 20h et le 27 mai à Livry Gargan (93).
La suite le 14 juin, avec *Les Fanfaronnades*, concert du Quartet des Urbs, ensemble instrumental de Lutherie Urbaine, avec un groupe d'enfants et de jeunes des maisons de quartier de Moissy-Cramayel (77) qui ont suivi des ateliers au préalable.
Puis vient le tour de la restitution de l'atelier *Capt-son / Créa son* au LULL le 21 juin, et des ateliers musique au Centre de quartier Toffoletti à Bagnolet, le 29 juin dans le cadre de la fête du quartier.

MAINS D'ŒUVRES [Lieu de culture d'arts et d'idées]

© Mathieu Clainchard

Plusieurs changements dans l'équipe de Mains d'Œuvres en 2008. Fazette Bordage, fondatrice et présidente de Mains d'Œuvres, prend de la distance avec le quotidien du lieu, pour poursuivre l'accompagnement de lieux « intermédiaires » dans la mission NTA (Nouveaux Territoires de l'Art), Camille Dumas devenant coordinatrice.
Isabelle Le Normand remplace Mathieu Marguerin aux arts visuels. Elle travaille activement avec les artistes plasticiens résidents à l'ouverture d'une galerie à Mains d'Œuvres (septembre 2008), lieu d'échange permanent et vivant autour de la création. La nouvelle programmation sera placée sous les hospices de Joseph Beuys, auteur du concept de sculpture sociale si cher au Studio de Sculpture Social et à Matthieu Clainchard, tous deux résidents à Mains d'Œuvres.

LA MAISON D'EUROPE ET D'ORIENT [Centre culturel pour l'Europe de l'Est et l'Asie centrale]

A la MEO, le Printemps est toujours très attendu ! Imprévisible et magique. Tout devient possible : se faire réduire notre subvention DRAC de 100%, tripler la durée du Printemps de Paris (9 mai - 7 juin) avec trois semaines de festivités interculturelles supplémentaires, monter la pièce Balkans' not dead avec quinze comédiens, avoir son noctambule auteur Dejan Dukovski en résidence, bientôt peut-être déménager vers un pôle culturel européen et parisien. Côté équipe, de Bamako à Cracovie, les mouvements ne manquent pas ! Mais malgré les difficultés à renouveler les Contrats d'Accompagnement vers l'Emploi, on tente de garder tout le monde à bord. Heureusement, une nouvelle convention d'Emploi tremplin vient de nous être accordée par la Région, et l'ACSE a augmenté notre subvention. Nous sommes encore vivants, toujours aussi obstinés, et nous vous attendons ! Soyez les bienvenus !

LA PÊCHE
[Le rendez-vous des musiques urbaines]

Nouvelle saison à la Pêche, et une équipe musique qui s'étoffe avec plusieurs venues, d'un animateur pour l'accompagnement de projets artistiques, Steeve Fidol, d'un ingénieur du son, Amaury Martel, et d'une chargée de communication, Marie Seguin… De nouvelles forces pour développer ou créer des actions nouvelles : ouverture d'un myspace www.myspace.com/lapechecafe, mise en place de newsletter et d'outils de communication réguliers , ateliers artistiques thématiques, master class, suivi de projet de résidences…
Prochainement concerts aux tendances variées : chanson avec Miro, reggae avec Saï Saï, ska avec Two Tone Club, punk rock avec Charge 69 ou encore trip hop jazz avec Ourida…
En collaboration avec la ville de Montreuil, La Pêche invitera Aswad pour la fête de la ville qui aura lieu en plein air au Parc Montreau le 21 juin prochain.

PETIT BAIN **[Une île dans la ville]**

L'équipe Guinguette Pirate - Bouquin Affamé poursuit son projet d'amarrer un équipement culturel flottant Port de la Gare dans le 13ème ardt à Paris. Après avoir étudié la réhabilitation d'un bateau du patrimoine, le cabinet d'architectes «Encore heureux» propose finalement de larguer les amarres à bord d'une barge entièrement neuve faite de minéral, de verre et de métal. Cette « île flottante », surmontée d'une terrasse végétale, abritera une salle de spectacle de 400 places, un restaurant de 70 couverts, un studio de création et de répétition, un centre de ressources et le bureau de l'équipe. Les travaux devraient commencer en juillet 2008 pour une ouverture en juin 2009. Pour l'heure, Petit Bain développe des projets artistiques de création et de diffusion en privilégiant les actions auprès des habitants du 13ème ardt. Dans le cadre de *Sous la plage*, festival de la Guinguette Pirate, Petit Bain offre au grand public un Bal décalé (Parc André Citroën le 13 juillet 2008).

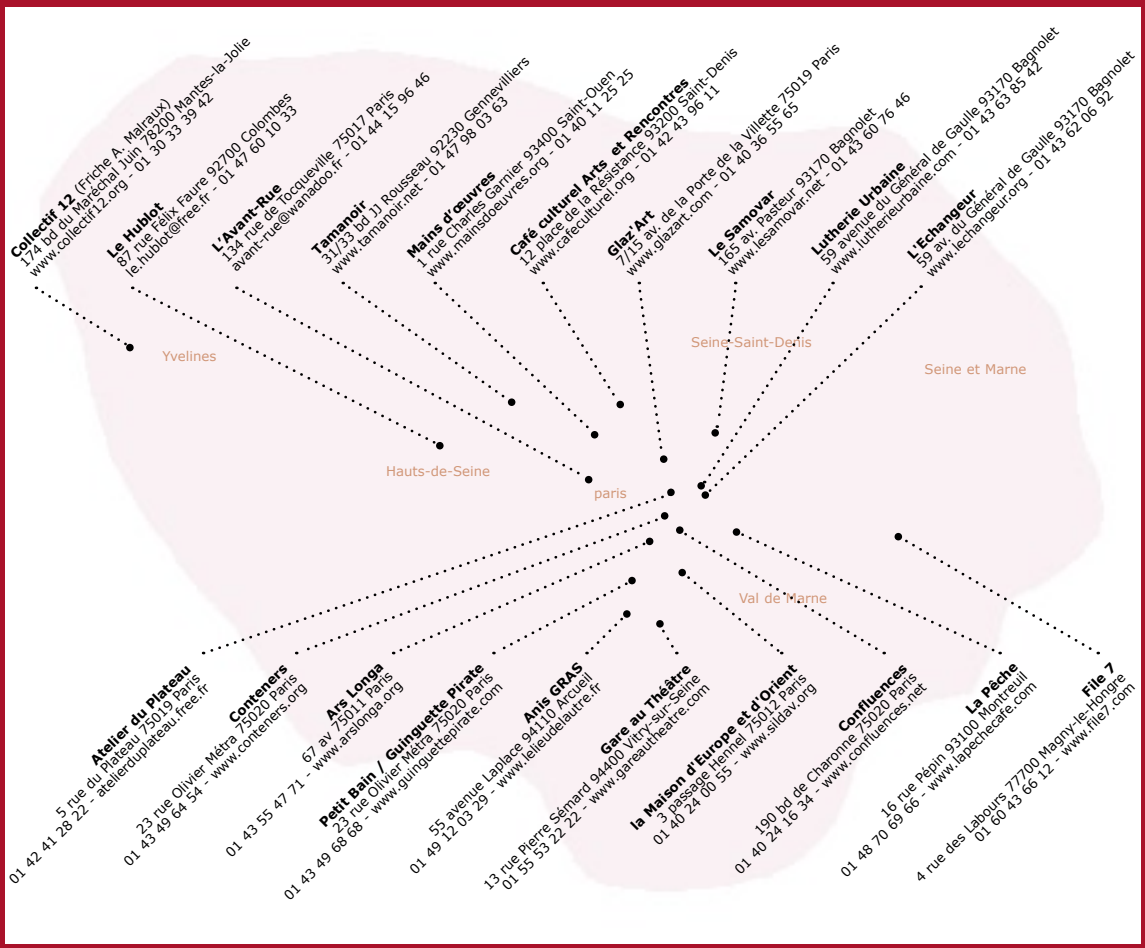
© Encore Heureux

LE SAMOVAR
[Clown, burlesque associés]

Après le succès du 7ème Festival des Clowns, des Burlesques et des Excentriques, le Samovar prépare déjà la rentrée prochaine. Les clowns *Amamouche* et *Mme Françoise*, alias Franck Dinet et Roseline Guinet, seront en duo en janvier 2009 dans *Noces de Papillons*, une nouvelle création mise en scène par André Riot-Sarcey. Une deuxième édition des Rencontres Professionnelles, qui a accueilli plus de trente professionnels en 2008, est aussi prévue ! Les dates des Rencontres du Samovar, qui permettent aux jeunes compagnies de présenter 20 mn de leur numéro, seront diffusées dès septembre. Les inscriptions pour la Formation Professionnelle de 2008-2009 sont déjà ouvertes, la première session de rencontre avec les intervenants aura lieu le 20 juin 2008 et la deuxième, du 8 au 12 septembre 2008.

LE TAMANOIR
[Scène de musiques actuelles]

De nombreux évènements ont ponctué la vie du Tamanoir cette année. La saison musicale bat son plein, avec de belles dates et d'agréables rencontres… Les collaborations continuent et se multiplient : master-classes et concerts, accompagnement artistique (Les Ongles Noirs), spectacles à domicile avec le Hublot (les mêmes Ongles Noirs et le groupe Mr Melon), accompagnement également avec le Réseau 92 et la sélection *Träce*. Toutefois des temps de sobriété budgétaire nous guettent, le ministère de la Culture nous a déjà annoncé une diminution de 4% de notre budget concert et création, nous attendons la sentence pour ce qui est de nos ateliers de transmission artistique (cours, actions avec les scolaires..) mais le soutien de l'Etat dans ce domaine risque de diminuer largement pour cette année...sans parler de ce qui nous attend dans la politique culturelle à venir... Une bonne nouvelle : l'arrivée du métro « Les Courtilles », prolongement de la ligne 13, située à 5 mn du Tamanoir est prévue en juin et facilitera grandement les choses pour la visibilité du lieu et son accessibilité ! Espérons que la municipalité (ré)agisse en conséquence !



le réseau actes if accompagne le développement de 20 lieux culturels indépendants en Ile-de-France, soutient les projets communs, échanges artistiques et autres partages d'expériences.

Réseau actes if - Maison des réseaux artistiques et culturels, 221 rue de Belleville 75019 Paris
www.actesif.com - info@actesif.com - 01 44 53 00 44

INTER actes if : publication gratuite éditée par l'association actes if
Rédacteur en chef : Gwennaëlle Roulleau
Conception graphique et illustrations : Régis Evennou
Impression : SENPQ
Crédit photo couverture : Philippe Niorthe